

**DANIÈLE MASSE**


---

**Cargèse**  
perle des  
douloureux exils

---

préface de  
Michel Stephanopoli de Comnène



 ***l'aube***



CARGÈSE  
PERLE DES DOULOUREUX EXILS

La collection *Méditerranées*  
est dirigée par José Lenzini

Dans la même collection :

Jean Viard, *Quand la Méditerranée nous submerge*, 2016

Daniel Herrero, *Mes Méditerranées*, 2016

Boris Cyrulnik , Boualem Sansal, *L'impossible paix en Méditerranée*, 2017

Christian Bromberger, *La Méditerranée, entre amour et haine*, 2018

Multiple et complexe, la Méditerranée est un territoire expansif et pluriel, un lieu de rencontre des civilisations et des cultures, un pôle de découvertes, de perspectives, d'exils et de commerce.

La collection *Méditerranées* aborde ces espaces par le biais de l'histoire, des réflexions, de la sociopolitique. Sous forme d'entretiens, de témoignages ou d'essais, la collection vise à mieux (dis)cerner ce centre névralgique de notre présent, de nos futurs.

© Éditions de l'Aube, 2018  
[www.editionsdelalube.com](http://www.editionsdelalube.com)

ISBN 978-2-8159-2987-5

Danièle Masse

**Cargèse**  
perle des douloureux exils

Préface de  
Michel Stephanopoli de Comnène

*éditions de l'aube*



## Préface

*Danièle Masse a consacré cet ouvrage à Cargèse, perle des douloureux exils.*

*Je l'ai lu avec émotion et passion. Voici un travail documenté qui fait participer le lecteur au quotidien de nos ancêtres maniotes pendant deux cent vingt-cinq ans, depuis leur douloureux départ de Vitylo jusqu'à leur installation à Cargèse.*

*Elle nous montre, dans un style simple, clair et vivant, à travers l'annonce des faits et les dialogues recréés, la vie de plusieurs centaines de familles qui sauront toujours, malgré les tensions typiquement maniotes entre chefs, faire preuve de grandeur.*

*Ce livre, que vous lirez d'une traite tant il est captivant, correspond pleinement à ces deux phrases de Périclès : « Si toutes choses sont vouées au déclin, dites-vous du moins, siècles futurs, que nous avons construit la cité la plus belle et la plus heureuse... Contemplez chaque jour dans sa réalité la puissance de la cité, aimez-la... Dites-vous que les hommes qui ont acquis cela montraient de l'audace, discernaient leur devoir et, dans l'action, observaient l'honneur. »*

*Michel Stephanopoli de Connène*





## Prologue

Les migrations ont façonné le destin de l'humain depuis son apparition sur la Terre, il y a trois millions d'années. Changements climatiques, bouleversements écologiques, guerres ou facteurs psychosociaux et culturels poussent ainsi les premiers hominidés à quitter leur berceau africain deux millions d'années avant notre ère. Ces premières migrations initialisent des déplacements de populations qui perdureront à travers les siècles, révélateurs des déséquilibres et des crises des sociétés ainsi que des relations entre elles.

Au <sup>xvi</sup>e siècle, un million et demi d'Européens migrent ainsi vers « les Amériques » à la conquête du Nouveau Monde. Entre 1815 et 1914, soixante-dix millions d'individus quittent l'Europe, et l'Amérique du Nord accueille soixante millions d'immigrés entre 1820 et 1992... Les chiffres pourraient ainsi être déclinés à l'envi.

Les migrations ne sont pas des phénomènes propres à tel siècle ou tel continent. À preuve celles que nous vivons en direct depuis près d'une décennie. Pour la seule année 2017, le nombre de migrants à travers le monde s'élève à soixante-dix millions d'hommes, de femmes et

d'enfants, soit l'équivalent de la population française. Ce mouvement migratoire devrait s'amplifier au fil du temps : les chercheurs estiment à 250 millions le nombre de réfugiés dans le monde en 2050...

Si l'on s'en tient à la traversée de la Méditerranée, cent mille personnes l'ont tentée en 2017 pour atteindre l'Europe, selon l'Office international des migrations (OMI), et 5 079 sont mortes noyées en 2016...

Depuis une dizaine d'années, notre monde est entré dans une des périodes de migrations les plus intenses : selon un rapport du Haut-Commissariat aux réfugiés de 2015, chaque minute, vingt-quatre personnes en moyenne fuient leur pays pour un « Éden » souvent illusoire.

Déplacements, exodes, déportations, mais aussi écarts entre les niveaux de vie et les taux démographiques du Nord et du Sud sont les conséquences des conflits et des crises économiques à répétition. Face à la tragédie des migrant(e)s noyé(e)s en Méditerranée, à l'image d'un enfant rejeté par les flots ou au sort des esclaves modernes en Libye, on s'émeut quelques instants devant nos écrans de télévision. Puis on oublie... On oublie que l'on ne quitte jamais son pays de gaieté de cœur, on oublie combien est longue et difficile l'intégration de celui, de celle qui vient d'ailleurs, dans un milieu souvent hostile, peu porté à l'accueil et trop fréquemment enclin au rejet de l'étranger – comme si la pauvreté était mère de tous les vices.

À l'époque de la mondialisation, nous nous enfermons dans nos îlots d'indifférence. Le temps passe, et les migrations se succèdent :

## CARGÈSE

certaines réussissent, d'autres pas. En tout cas, elles ne sont jamais de belles histoires d'accueil et de fraternisation. L'autre fait peur et devient souvent un bouc émissaire. Il est rejeté, dédaigné, humilié, exploité... Les siècles passent, et l'oubli enveloppe d'une sorte de voile d'amnésie les migrations réussies, à l'instar de celle des Grecs de Cargèse qui durent affronter les mêmes problèmes, dix fois répétés, que ceux des migrants de notre quotidien. Dans le ressentiment et l'anonymat d'un monde où l'information ne circulait pas encore...

Opprimés par les Ottomans, quatre cents Grecs du Péloponnèse décident de s'exiler, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à la recherche d'une terre d'asile afin de préserver leur culture, leur langue et leurs traditions. Gênes voit là une opportunité pour repeupler la Corse qu'elle occupe depuis quatre siècles. Mais si cette dernière est « l'île des émigrants par excellence » depuis déjà un siècle, les insulaires restés sur leurs terres n'entendent pas les laisser occuper par d'autres. Comme souvent, cette colonisation se fonde sur un paradoxe : les Grecs chassés de leurs terres par les Ottomans vont à leur tour occuper un territoire conquis par Gênes au détriment des Corses ! Les nombreux touristes qui visitent aujourd'hui Cargèse, charmant village de la Corse du Sud fondé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par les Grecs, ne se doutent pas que ceux-ci ont dû lutter et résister pendant un siècle et demi pour trouver une terre d'accueil et vivre en paix. Leur intégration en Corse s'est faite au prix de plusieurs installations sans lendemain, de destructions de villages qu'ils avaient construits, de nombreuses victimes dans

## DANIÈLE MASSE

des attaques corses répétées, de trahisons de la part de ceux qui prétendaient les protéger... Au point que beaucoup préférèrent s'exiler en Algérie en 1874... pour entamer un nouvel exil en 1962. L'histoire humaine hoquette et se perpétue en répétitions douloureuses.

## Premier rêve corse

Le *Sauveur* était arrivé de Marseille depuis la fin août 1675 et mouillait dans le port de Vitylo sous la surveillance étroite des Turcs. Vitylo était la ville la plus importante et la plus ancienne du Magne, Homère lui-même y fait allusion dans l'*Iliade* sous le nom d'Ætylos, appartenant au royaume de Ménélas. Nichées parmi les cyprès et la rocaïlle brûlante, ses maisons-tours hautes et grises, trouées de fenêtres étroites, s'étagaient sur les dernières pentes du Taygète et descendaient en terrasses vers la Méditerranée. Un port y avait été aménagé, car le lieu était un abri sûr en cas de tempête, notamment pour les pirates qui infestaient les eaux de cette péninsule isolée au sud du Péloponnèse.

La vie était devenue impossible dans cette région sauvage et montagneuse de Morée<sup>1</sup>. Les femmes trimaient dur pour cultiver quelques arpents de terre qui suffisaient à peine à nourrir leur famille ; les hommes dédaignaient les travaux des champs, préférant la guerre et la construction de *pyrgos* défensifs, fortifications

---

1. Ancien nom de la Grèce.

édifiées sur le moindre pic hérissé. Ainsi les Maniotes donnaient-ils à leur pays l'épithète expressive de *Polypyrgos*. À l'abri de leurs montagnes, notamment du sombre Taygète et de ses cinq sommets, ces farouches guerriers, fiers et peu loquaces, avaient défendu avec courage leur autonomie face aux envahisseurs successifs, qu'ils soient francs ou vénitiens, mais la résistance à la puissance et aux menaces ottomanes devenait de plus en plus difficile. Après avoir conquis les plaines et le littoral durant deux siècles, les Turcs s'attaquèrent à l'arrière-pays et aux montagnes où s'étaient réfugiés les vaincus grecs. Malgré les défenses naturelles de cette région autrefois berceau des Spartiates – la mer d'un côté, les monts de l'autre –, les troupes turques parvinrent dans le Péloponnèse en 1662, bien décidées à soumettre le Magne rebelle.

Les Ottomans y exerçaient une pression insupportable sur ses habitants : outre la capitation, impôt exigé des non-musulmans, et la dîme, les taxes et les redevances diverses laissaient les Grecs pratiquement sans ressources. Une situation encore aggravée par un fort séisme qui avait détruit des dizaines de maisons deux ans auparavant, réduisant à la misère de nombreuses familles. Il était interdit aux Maniotes de monter à cheval, de porter des armes, de construire des églises, et ils devaient s'habiller différemment des musulmans. Mais ce qui les révoltait le plus était la tradition de la *paidomazoma* : chaque famille chrétienne devait offrir un fils sur cinq à l'armée ottomane pour l'enrôler dans le corps des Janissaires, l'unité d'élite turque. Les jeunes de huit à vingt ans

étaient raziés dans les villages tous les quatre ans et soumis à l'apprentissage du Coran et de l'islam avant d'intégrer le corps des Janissaires. Si les parents s'opposaient à ce tribut, ils étaient aussitôt pendus ou décapités devant leur maison.

En 1663, de graves dissensions entre les principales familles maniotes vinrent s'ajouter à l'oppression ottomane. Les Iatrakis, prétendant descendre des Médicis et alliés de Liberakis Yerakaris, un pirate maniote passé à la solde des Turcs, disputaient le pouvoir aux Stephanopoli de Comnène. Ces derniers affirmaient être les descendants de l'ultime empereur de Trébizonde, David Comnène, et gouvernaient la ville depuis près de deux cents ans. Marona Iatrakis avait refusé d'épouser Liberakis et lui avait préféré Michel Stephanopoli, provoquant ainsi un conflit irréparable entre les protagonistes qui donna lieu à des années de vendetta.

Estimant l'urgence de la situation et le danger couru par ses compatriotes, Georges Stephanopoli, chef du *Sénat de Lacédémone*, comme se nommait l'assemblée des chefs depuis des temps immémoriaux, réunit sa famille et ses partisans au couvent Sainte-Marie, fondé plus d'un siècle auparavant par son grand-père Étienne. C'était à présent son frère Joseph qui en était l'évêque et présidait l'assemblée avec lui. L'higoumène – le supérieur du couvent, le père Damaskinos – et l'évêque de Vitylo, Parthenios Kalkandis, participaient également à la réunion.

Georges leur exposa ses conclusions et leur fit part de ses projets : face à la menace ottomane

chaque jour plus pressante et le Magne étant écartelé entre des luttes partisans, il fallait trouver une terre pour y échapper, et son choix s'était porté sur l'Italie.

Le protogéronte tenait de ses ancêtres byzantins des yeux en amande, un nez droit et une bouche bien dessinée donnant à son visage une harmonie qui tenait à la fois de la fermeté et d'une certaine douceur. Le pourpre et le violet de son costume étaient ceux des Stephanopoli, aucune autre famille n'étant autorisée à arborer ces couleurs cardinales. Lorsqu'il entra dans le couvent Sainte-Marie, les chefs de famille de son clan étaient déjà là et l'attendaient debout dans la nef de la chapelle, face à l'iconostase enrichie d'icônes byzantines. Georges s'adressa à eux d'une voix grave :

« Mes amis, je vous réunis aujourd'hui pour vous faire part de mon inquiétude et de mes réflexions. Les hommes de notre clan combattent courageusement l'envahisseur turc. Hélas, les troupes ottomanes et leurs complices maniotes gagnent du terrain de jour en jour. Le siège de Candie dure depuis quatorze ans sans que ni les Vénitiens ni les Francs ne puissent vaincre le Grand Turc. Si toute la Morée tombe dans ses mains, il en sera fini de notre langue, de notre religion, de nos coutumes, comme c'est le cas aujourd'hui pour les Albanais. Pour conserver l'esprit maniote, nous devons le garder vivant ailleurs en restant unis. »

Georges marqua une pause afin de juger de l'effet de ses paroles sur l'assistance. Certains hochaient la tête en signe d'assentiment, d'autres gardaient le visage fermé, presque hostile.



« Ignorez-vous les conflits incessants entre nos différents clans ? Comment pensez-vous les régler et où nous proposez-vous de fuir ? l'interrogea son cousin Constantin, d'un air buté.

— Les Maniotes sont trop fiers pour fuir, Constantin, répliqua Georges. Il est seulement question de faire souche sur une terre hospitalière et chrétienne. Souviens-toi que nos ancêtres ont déjà émigré ici, dans le Magne, lorsque les Barbares ont envahi leur terre ancestrale de Laconie il y a huit cents ans. Quant aux vendettas auxquelles tu fais allusion, il est temps d'y mettre fin pour aller à l'essentiel : rester unis pour affronter ce qui nous attend. Cependant, ceux et celles qui souhaitent rester au Magne sont libres de leur choix. »

Constantin se tut, l'air renfrogné. Théodore prit la parole à son tour :

« Georges a raison. Rester ici revient soit à mourir, soit à vivre sous le joug ottoman en perdant notre honneur et en apostasiant. Nos filles et nos femmes ne peuvent plus sortir sans être importunées par les Turcs, et ils volent nos récoltes et notre bétail. Il y a deux cents ans, nos frères albanais ont eux aussi été contraints de quitter en masse leur patrie après la victoire turque et la chute de Byzance. La Calabre les a bien accueillis et ils ont pu garder leur langue et leur culture. L'exil est le destin des opprimés. Faisons confiance à Georges et unissons-nous pour sauvegarder la patrie, même si c'est sur une autre terre ! »

Ces mots de Théodore, assénés avec conviction, semblèrent convaincre l'assemblée.

Après un bref silence, Georges reprit la parole :